

Joseph Wresinski

« LA VIOLENCE FAITE AUX PAUVRES »

Ce texte, publié en 1968 dans la Revue Igloos/Le Quart Monde, a été écrit dans le contexte de la résorption, souvent violente, des bidonvilles de la région parisienne et d'ailleurs.

La violence de l'indifférence et du mépris

Seul est misérable l'homme qui se trouve écrasé sous le poids de la violence de ses semblables. Il est celui sur qui s'acharne le mépris ou l'indifférence, contre lesquels il ne peut se défendre.

Il ne peut que s'en éloigner en quittant les chemins normaux. Il doit alors s'anéantir et devenir l'oublié des cités d'urgence, des zones noires et des bidonvilles. Il est l'exclu.

La violence du mépris et de l'indifférence crée la misère, car elle conduit inexorablement à l'exclusion, au rejet d'un homme par les autres hommes. Elle emprisonne le pauvre dans un engrenage qui le broie et le détruit. Elle fait de lui un sous-prolétaire.

La privation constante de cette communion avec autrui qui éclaire et sécurise toute vie, condamne son intelligence à l'obscurité, enserre son coeur dans l'inquiétude, l'angoisse et la méfiance, détruit son âme.

(114) La violence au nom de l'ordre, de la raison, de la justice

Ni les sous-prolétaires, ni les riches, n'ont nécessairement conscience de la violence qui pèse sur l'univers de la misère. Elle est souvent dissimulée derrière le visage de l'ordre, de la raison, de la justice même.

N'est-ce pas au nom de l'ordre moral que nous nous introduisons dans leurs pauvres amours, les bousculant, parfois les dénigrant, toujours les jugeant, au lieu d'en faire le tremplin de leur promotion familiale ? Pourtant, même s'ils ne sont pas conformes à notre morale ni à nos codes, ils sont sans doute la seule chance qui leur reste d'une confiance et d'un départ vers une vie plus totale.

Le bidonville aurait pu être le lieu de passage d'un peuple de malheureux vers une cité plus juste. Au nom d'un ordre social, nous en avons fait un enfer, rendant leur vie infernale sous prétexte d'empêcher des familles de s'y accrocher et d'y demeurer. Notre hâte d'imposer un ordre nous fait oublier l'homme. Plus sa vie est précaire et moins il possède de biens, plus il s'y accrochera de peur de les perdre. Il ne les échangera pas de bon gré pour ce qu'il ne peut ni connaître, ni comprendre.

N'est-ce pas aussi notre « raison » qui nous dicte d'enlever au sous-prolétaire son autonomie ? Ne savons-nous pas mieux que lui ce qui lui convient ? Pourquoi le mettre devant des choix réels qu'il ne saurait pas faire ? Ainsi, nous allons jusqu'à lui désigner le lieu où il habitera. Puis nous l'accuserons d'être sans initiative, sans ambition et nous dirons : « Il ne veut pas en sortir ». Comment s'en sortira-t-il, n'ayant jamais pu exercer sa propre raison ?

Au nom d'une certaine justice, nous usurpons même sa place de père, nous nous substituons à lui devant ses fils ; nous prétendons qu'il n'assume pas ses responsabilités, nous le condamnons. Ainsi, jamais il ne deviendra un vrai père, pleinement responsable des siens et défendant leurs droits.

Ayant rejeté tout ce qu'il fait, dénigré ce qu'il a entrepris, l'ayant privé de la plupart des biens, nous en avons fait un (115) assiégé. Sa plainte ne sera pas conforme à nos lois, il volera, il portera coups et blessures. Alors, au nom de la justice, nous le mènerons en prison. En sortant de là, comment sera-t-il encore capable de respecter notre justice ?

Notre ordre, notre raison, notre justice se tournent contre lui. Ils lui créent un ordre singulier, qui l'introduit dans le désordre, la déraison, l'injustice...

L'ordre violent engendre l'ordre du désordre et de la violence.

Dans cet ordre qui pour nous est raisonnable et juste, le pauvre s'installe comme dans un état normal. Il en respecte les lois et les obligations. Homme écrasé, il se comporte comme tel, mais la violence de cet ordre entre en lui. La loi qu'il subit devient celle qu'il fera subir et les obligations qui lui sont imposées, il les imposera aux siens, à son environnement.

Toutefois, ce violent ne l'est pas à la manière de l'ordre qui lui est imposé. Il n'est ni cohérent, ni logique. Il sera conduit par un réflexe aveugle, maladroit, bruyant, et sa violence sera, semble-t-il, sans objet. Il bat sa femme, insulte son patron, menace le préposé au chômage, renvoie ses amis... Ce n'est pas un violent, c'est un furieux. Il en vient aux mains avec ses voisins, il invective les dames charitables qui encombrant sa vie et qui lui apparaissent, sous leurs douces manières, les canaux de la violence incisive et implacable qu'il subit...

Alors les non-pauvres fuient ce furieux, heureux, pensent-ils, de s'en tirer à si bon compte. Ils fuient cet excité dangereux qui a bien mérité son sort. Il n'y a rien à faire, il n'y aura jamais rien à faire avec lui.

La société qui se veut fondée sur la raison et le respect de l'ordre, ne peut concevoir une telle manière de dialoguer. Les Eglises penseront faire preuve de sagesse en ne lui ouvrant leurs projets qu'avec prudence ou condescendance.

C'est ainsi que la situation du misérable de notre « monde d'opulence » est devenue la plus tragique qui fut connue par l'homme à travers l'histoire. Jamais autant qu'aujourd'hui le misérable n'a été l'homme tronqué, l'homme mutilé, privé de (116) sa liberté, de ses droits, de ses pouvoirs, de son honneur et de son amour ; l'homme à qui est faite une violence totale au nom de la raison, de la justice, de l'ordre établi.

Le sous-prolétariat n'est pas un peuple haineux

Quelle sorte d'homme est-il donc celui qui est traité ainsi, celui qui n'est connu qu'à travers le vice ou le péché ou encore la folie ? Quel est cet homme dont les traits de la face sont ceux du déchet et que l'on reconnaît d'ailleurs ainsi : « Toute société n'a-t-elle pas son déchet ? Il lui faut d'ailleurs un déchet. ».

Réduit au silence comme il convient à celui qui est la honte de la communauté, privé des moyens premiers de l'expression que sont la parole et l'intelligence, il crie vers nous par sa crasse, par l'odeur de la misère, par son mode de vie chaotique et violent.

Crie-t-il vengeance, vol, viol, restitution ? Ses intentions sont-elles réellement opposées aux nôtres ?

Cet homme n'est ni déchet, ni dangereux, ni même animé de haine envers ceux qui l'oppriment. Derrière les carreaux cassés de son logis, les planches mal jointes de sa baraque, dans le trou honteux de son igloo, dans la démarche quotidienne pour trouver un travail, un ami, une main qui se tende, un Dieu auquel croire, il souffre la violence sans répit d'une attente sans espoir. Et si parfois ses poings se ferment, ce n'est pas qu'en eux s'enserme la haine, c'est que dans la misère, il n'a personne à attendre, il n'a pas à serrer fortement, cordialement la main d'un Jésus-Christ. Sa violence est construite du désespoir de l'indignité, non pas de la conviction de ses droits et de la volonté de les revendiquer en nous attaquant.

Nous fermons toujours plus les portes de nos églises

Mais la violence appelle éternellement la violence et notre réponse à la violence inconsciente et aveugle du misérable est celle du dégoût, du mépris, du rejet toujours plus intense ; c'est (117) l'exclusion du patrimoine commun et le renfermement dans les cités dépotaires. Notre réponse, c'est le gendarme, le car de police, le bulldozer qui, en rasant le bidonville, détruit cette caricature de la propriété privée qui est celle des exclus : un peu de bois, un morceau de tôle ondulée ou du papier goudronné, quelque vieille caisse trouvée dans les débris d'un marché...

Notre réaction est d'élever un peu plus les bastilles de nos intérêts, de nos privilèges, de nos institutions et de réduire un peu plus l'entrebâillement des portes de nos églises, de nos temples. Nous, les sécurisés, nous nous endormirons alors dans la paix, dans la quiétude, toujours ignorants de celui qui était près de nous et qui était notre frère.

Non pas déchet, mais victime, il restera pour compte dans les cités noires, les meublés, les bidonvilles. Sa réalité, nous ne voulons pas la connaître et plus nous nous enfermerons dans nos forteresses, moins nous serons capables de savoir ce qu'il en est réellement. Il est devenu notre étranger, celui dont nous considérons la souffrance comme justifiée. Accepter de l'écouter, ce serait risquer de tout perdre, car il ne saurait se contenter de peu, il voudra tout prendre, tout s'accaparer, tout détruire. L'importance du danger qu'il nous fait courir, nous la connaissons bien, il faut y échapper à tout prix. Même au prix de l'inhumanité.

De ces réactions brutales, nous sommes tous responsables, même ceux qui parmi nous s'engagent dans des actions de lutte contre la pauvreté. Elles sont de notre faute car nous avons trop tendance à présenter la misère comme une petite affaire, un petit oubli, un petit accident dans l'histoire de l'humanité en marche. Et nous proposons souvent des réponses incomplètes, des solutions boiteuses. Celles-ci ne doivent surtout pas gêner la création de ce nouveau monde vers lequel nous allons, fait de nouvelles Babel, de nouvelles Colonnes d'Hercule.

Des hommes se perdent tandis que nous conquérons l'espace

Sans vouloir nous l'avouer, nous aussi nous pensons que ce qui importe ce n'est pas le risque de perdre un homme, (118) mais celui de freiner le progrès des autres : construire des avions, créer des usines, atteindre les planètes, c'est cela la vraie histoire de notre époque. Et nous voulons être de cette histoire, de cette époque-là. Alors, vouloir éliminer la misère ce n'est pas tellement sérieux, c'est un effort louable de quelques bonnes gens un peu excentriques ou utopiques. « C'est une vocation spéciale » nous dit-on parfois avec indulgence, « un charisme particulier ». Mais ce n'est pas essentiel, cela ne vaut certainement pas la peine de se compromettre et de « gâcher » sa vie.

C'est que nous avons mal compris cette violence sournoise et permanente infligée aux pauvres, et qui fait que des hommes se perdent tandis que nous conquérons l'espace. Nous n'avons pas compris que la violence maladroitement des sous-prolétaires, loin d'être un accident dans notre histoire, remet en cause une société entière capable de poursuivre une course aux étoiles en détruisant des hommes.

La violence de l'amour

S'il est vrai que la violence appelle la violence, n'y a-t-il que celle de l'exclusion, de la baïonnette dressée sur le ventre du misérable ?

A notre avis, il en est une infiniment plus efficace. Elle prend ses racines au fond même des hommes que nous sommes, elle se nourrit de notre cœur, du meilleur de nous-mêmes, de nos

désirs de joie, de paix à répandre, à donner. Elle se nourrit de notre rencontre du Dieu de charité, de notre idéal de justice.

Cette violence est celle qui provoque les vraies résolutions, profondes et définitives, les résurrections qui rendent vie, respect, honneur, gloire et bonheur à tous les hommes, qu'ils soient riches ou pauvres. C'est à cette violence-là qui est celle de l'amour que nous sommes voués les uns et les autres, que nous le voulions ou non, du fait que nous sommes véritablement des hommes et que nous avons pris conscience qu'aucun autre homme ne peut jamais nous être étranger ou ennemi.

Le sous-prolétaire, lui aussi y est voué. Si nous le (119) connaissions tant soit peu, nous saurions qu'il ne nous demande rien d'autre que d'être un homme et qu'il ne désire rien d'autre. Il nous demande que tous les hommes soient reconnus comme tels, traités comme tels.

Il ne demande rien d'autre que ceci, que l'école soit pour ses enfants le creuset de l'intelligence, que l'Eglise soit le chemin vers la communion de tous les hommes face au Dieu de leur foi, que la société soit juste et franche, que la technique, l'économie soient au service du partage des biens de la terre.

Le sous-prolétaire appelle tout comme nous la création d'un monde nouveau. Le sens de son combat est aussi de transformer les structures d'une société de sorte que l'honneur, la justice, l'amour, la vérité soient les fondations sur lesquelles tout homme, et donc lui, recevra la plénitude de ses droits : les pouvoirs de penser, de comprendre, d'aimer, d'agir et de prier. Si le misérable nous interroge, s'il nous pose des questions et nous oblige à nous en poser, ce n'est pas parce qu'il nous demande de ralentir notre marche, mais qu'au contraire il nous contraint d'aller plus vite et plus loin, de voir infiniment plus grand et d'être plus ambitieux que nous ne le sommes. Il nous entraîne dans un véritable vertige de remise en cause générale de l'humanité.

L'opprimé deviendra-t-il l'opresseur ?

Certes, nous pourrions concevoir une autre révolution, plus classique dans l'histoire du monde et qui consisterait à organiser les pauvres de sorte qu'ils puissent arracher le pouvoir aux riches et se mettre à leur place. Mais, qui alors garantirait que le misérable, devenu riche demain, serait meilleur que le riche d'aujourd'hui ? Qui nous dit que Lazare, assis à la table du riche, ne le chassera pas pour l'exclure à son tour ; qui nous assure que, devenu puissant, il n'organisera pas la violence et la destruction à son tour ? Ne devrions-nous pas nous attendre à ce que des pauvres d'aujourd'hui ne sortent des tyrans qui opprimeront les riches déçus de leur puissance ? Comment empêcher que la justice pour tous, l'honneur et la prière pour tous, ne deviennent une nouvelle fois, par les misérables d'hier (120) élevés au pouvoir, l'injustice, le mensonge, la haine, la guerre du monde de demain.

La situation actuelle des exclus, la nécessaire transformation du monde en leur faveur ne doivent pas nous faire oublier ce risque nouveau : que le sous-prolétaire, à son tour, cherchera à opprimer, à détruire l'homme. Ce risque certain ne provient-il pas de ce que les pauvres voient les puissants de ce jour vivre dans l'abondance et user de leurs biens pour dominer et écraser ? Comment, si un jour le misérable prenait leur place, ne serait-il pas tenté de faire ce qu'il a vu faire et de recréer la société telle qu'il l'a connue, fondée sur la violence.

Pourtant si, regardant les riches d'aujourd'hui, il trouvait parmi eux des hommes profondément hommes, respectueux de tous leurs frères, larges dans la magnificence, travaillant réellement, concrètement à créer un monde nouveau basé sur la justice, l'amour, la vérité, la paix ; s'il trouvait dans les riches d'aujourd'hui des hommes obsédés de la dignité de leurs semblables, il y aurait des chances qu'il choisisse de les imiter plutôt que les autres, de collaborer avec eux à la création du monde.

L'amour engendre l'amour

Le monde de demain est bien notre oeuvre personnelle, que nous le bâtissons avec les pauvres ou que ceux-ci prennent un jour notre place pour le bâtir sans nous. S'il doit être un monde sans oppression, le monde de demain exige que nous vivions la réalité de la parole du Christ : « Le royaume souffre violence ». Mais une violence faite à nous-mêmes, une violence qui est dépossession de notre orgueil, de notre esprit de domination ; qui est abandon volontaire de biens que nous apportons à la réalisation de la fraternité, de la vérité, de la paix.

Si les pauvres nous voyaient vivre vraiment pauvres, ils nous regarderaient, prendraient modèle sur nous et nous ferions de cette pauvreté la vérité demandée et pratiquée par le Christ. La pauvreté chez le Crucifié du Golgotha est une expérience de vie, une exigence, et il n'est pas de vrai pauvre qui le (121) soit d'une autre manière que celle qu'il a choisie. Cela est vrai pour tous ceux qui mettent en cause le monde de l'opulence d'aujourd'hui. Sans accepter de payer le prix que le Christ lui-même nous indique, il n'est pas de monde futur plus juste, plus vrai, plus fraternel. Le monde de demain passe par notre disponibilité à l'appel d'amour qui monte de la terre. Il passe par notre dépouillement. Les fondements seront la mise en commun et le partage de ce qui nous a été donné, afin que tout serve à tous, à leur bonheur.

Il faut aussi savoir que ce dépouillement ne sera accepté et reconnu comme point de référence que si notre dépossession se poursuit sans discontinuer, si notre idéal est non seulement de nous rapprocher sans cesse de l'homme le plus pauvre, mais aussi de nous identifier à tout ce qui en lui est vérité, amour et justice, de nous solidariser ainsi à sa cause et de l'aimer à tel point que celle-ci devienne complètement la nôtre jusqu'à son achèvement.

Alors, le sous-prolétaire ayant trouvé en nous l'homme à imiter et non pas à abattre, s'acharnera avec nous à créer un monde de justice, un monde de vérité, un monde d'amour et de paix. Et si, en cette terre, il y avait encore de la violence, ce sera la violence de l'amour partagé.

Joseph Wresinski, Refuser la misère. Une pensée politique née de l'action, Les Editions du Cerf – Editions Quart Monde, 2007, pp. 113-121. . Les chiffres entre parenthèses indiquent les pages dans ce livre. Le texte se trouve également dans le dossier « De la violence » : <http://www.joseph-wresinski.org/De-la-violence.html>